

INTRODUCTION

Qui n'a eu à connaître, de près ou de loin, les remous, les dévastations d'une relation entre une mère et sa fille, entre une fille et sa mère ? Chaque amour n'est-il pas à un endroit, ou à un moment, contaminé par une passion de possession et d'exclusivité, où l'élan d'un amour sans limites peut se renverser en une haine mortelle, et s'apaiser en une tendresse retrouvée ? Mais la relation d'une femme à sa mère semble le terrain privilégié où le fait d'habiter un corps féminin mobilise toutes sortes de tourments entre elles.

Le mot *ravage*¹ que j'ai rencontré sous la plume de Jacques Lacan, pour qualifier le rapport d'une femme à sa mère, m'a paru, en un éclair, interpréter la difficulté que Freud avait rencontrée à cerner la « féminité », désignée par lui comme « continent noir² ».

1. Jacques Lacan, « L'Étourdit », *Scilicet*, n° 4, Paris, Seuil, 1973, p. 21.

2. Sigmund Freud, « Dark Continent », in *La Question de l'analyse profane* (1926), Paris, Gallimard, 1985, p. 75.

Dans un texte fort difficile, *L'Étourdit*, Lacan semble s'inscrire en faux contre la théorie de Freud qui avance que la fille se détourne de sa mère, lui reprochant de l'avoir mal faite, « castrée », au profit du père, afin de recevoir de lui ce que la mère ne lui a pas donné : l'organe qui a valeur de phallus. Le père serait le « port » où la petite fille se réfugierait pour se protéger des houles et remous de l'amour excessif, exclusif, disons « rava-geant », avec sa mère. Selon Freud, un intense attachement de la fille à la mère ne finirait jamais vraiment. Il resterait obscurément actif, et inaccessible à l'analyse, telle une civilisation archaïque enfouie sous la civilisation moderne¹.

En affirmant qu'il n'y a qu'une seule libido phallique pour les deux sexes, Freud a déclenché une violente polémique. Ses disciples refusaient le caractère incontournable du complexe d'Œdipe dans le développement de la sexualité humaine : ils rétorquaient qu'il y avait certaines spécificités constitutionnelles du féminin, différentes du masculin. Par exemple, Ernest Jones conclut un article célèbre par la phrase biblique « Au commencement... Il les créa mâle et femelle² ». Le malentendu fut total.

Une quarantaine d'années plus tard, Lacan forge la formule « il n'y a pas de rapport sexuel », pour dire l'impossibilité d'écrire mathématiquement le « rapport » de deux sexes différents. Prenant le langage courant à rebours, une telle formule provoque. Pourtant elle

1. *Id.*, « Sur la sexualité féminine » (1931), in *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1970, p. 140.

2. Ernest Jones, « La phase phallique », *La Psychanalyse*, n° 7, p. 271.

indique combien l'acte sexuel qu'on nomme communément « rapport » n'en est pas un. En 1972-1973, avec l'appui de la logique, Lacan aborde ce que Freud a « expressément laissé de côté », concernant la question : « Que veut la femme ? » Il se démarque de Freud quand il affirme que, s'il y a une seule libido, phallique, celle-ci n'est cependant pas toute. « Qu'est-ce à dire ? dit Lacan, sinon qu'un champ qui n'est tout de même pas rien se trouve ainsi ignoré¹. » Je situe le *ravage* entre mère et fille dans ce champ-là.

Dans *L'Étourdit*, Lacan écrit que le complexe d'Œdipe freudien « contraste douloureusement avec le fait du *ravage* qu'est chez la femme, pour la plupart, le rapport à sa mère, d'où elle semble bien attendre *comme femme* plus de *subsistance* que de son père² ». En somme, pour lui, la quête du phallus et l'amour du père seraient seconds, même secondaires, à côté de la douloureuse affaire avec la mère, pour une femme, « comme femme ».

Que signifie l'expression : « femme comme femme » ? La petite fille, puis la jeune fille, surtout à la puberté, se pose cette question. En effet, elle s'intéresse à ce qui l'attend « comme femme », à son « destin féminin », dit

1. Jacques Lacan, *Le Séminaire. Encore, 1972-1973* (vol. 20), Paris, Seuil, 1975, rééd. 1999, p. 75 (séance du 13 mars 1973).

2. Jacques Lacan, « L'Étourdit », *op. cit.*, p. 21. Citation complète : « [...] l'élucubration freudienne du complexe d'Œdipe qui fait la femme poisson dans l'eau de ce que la castration soit chez elle de départ (*Freud dixit*) contraste douloureusement avec le fait du *ravage* qu'est chez la femme, pour la plupart, le rapport à sa mère, d'où elle semble bien attendre *comme femme* plus de *subsistance* que de son père, ce qui ne va pas avec lui étant second dans ce ravage. » Nous soulignons.

pompeusement, comme si ça existait, le destin féminin. Pourtant habiter un corps femelle et être dite « femme », dans quelque langue que ce soit, ne sont pas des abstractions. Qu'on aborde la question par la filiation (être mère), par l'alliance (être épouse), par le sexe (être amante), dans tous les cas, le discours mord sur le corps.

Cette affirmation de Lacan, qui fait date dans le débat psychanalytique, n'étonne pas quiconque lit assidûment les magazines féminins. Numéro après numéro s'échangent des trucs, des conseils, des confidences, des témoignages entre femmes, entre mère et fille, entre fille et mère, sur comment faire avec ce corps, ses émois, ses humeurs, ses attraits, qu'il s'agisse de s'habiller, de séduire, de faire l'amour, de jouir, d'éduquer ses enfants, de garder ou de quitter son homme, de prendre un amant ou une amante, de vivre « en solo »... Du père, il n'est jamais question en première ligne. Le vecteur qui nourrit cette presse serait-il celui de la transmission d'un savoir entre femmes ? Là gît une équivoque nécessairement entretenue. Disons qu'il s'agit plutôt de témoignages sans cesse relancés sur une énigme qui fait difficulté. Ce sont les mots, les tournures utilisées selon l'air du temps, les récits de pratiques effectives à côté des images, qui feront mouche entre elles.

Que la fille se tourne vers sa mère, ou vers une autre femme, pour trouver les repères de ce qui l'attend, qu'elle connaisse avec celle-ci une relation amoureuse torturante, passionnelle, minée par les reproches, qu'elle se sente trop ou mal aimée, qu'elle ait des curiosités sur les jouissances érotiques de sa mère comme énigmes auxquelles elle se mesure, qu'elle soit bouleversée par l'approche du

corps féminin, lieu du désirable, obscène et fascinant, constitue peut-être ce dont le mot *ravage* fait écho.

Dans notre langue, le terme *ravage*, avec ceux de *ravissement* et *ravinement* ont une même étymologie, celle du verbe *ravir*. Cette proximité sémantique m'a invitée à décliner ce *ravir* comme l'enjeu du rapport mère-fille et à interroger l'architecture de leurs liens. Je me suis essayée à faire parler des textes dans leur littéralité et leur fraîcheur, au cours de six études où seront examinées, éclairées et dépliées ces relations fille-mère.

Au cœur des remous entre mère et fille existe une image de corps de femme éblouissant car éminemment désirable. L'image d'un corps qui porte en son éclat la promesse d'une jouissance inconnaissable. Au lieu du « continent noir », inaccessible à la psychanalyse, où Freud repère un attachement enfoui à la mère, se profile un corps érotique, qui ravit. Il est vu dans la fulgurance de l'instant volé, persécutif : moment obscène, douloureux, déchirant, entre l'éblouissement et le tremblement de la peur. Qui le perçoit ainsi s'immobilise, s'anesthésie, son corps reste sans contours, il s'oublie et s'épuise parfois jusqu'à l'évanouissement. C'est une présence en flash, éclair lumineux, qui parasite la femme concernée. Dans le champ du regard, il est un point qui ne reflète rien, qui n'identifie pas, qui aspire à un état second, qui va de l'extase à la disparition ; un point de pure subjectivité du vide, du néant.

L'image fascinante d'un corps de femme désirable s'édifie à l'endroit où il n'y a ni identité sexuelle, ni transmission de traits féminins de mère à fille : un espace où se jouent les remous d'un amour possessif, dépossédant, un lien addictif. Il s'agit d'un passage douloureux qui

implique l'entame de l'emprise érotique maternelle. Il arrive que cet arrachement ne se fasse jamais, et que l'image d'un corps lumineux de femme reste accroché du côté de la mère ou d'une femme adulte. La fille se croit alors privée de cette lumière de promesse pour elle-même. Il arrive aussi que la mère glisse en position de fille pour se faire réparer par sa fille du dommage qu'elle appréhende, dans une sorte de chantage à la maladie ou à la mort. Les enfants, nés ou à naître, de la fille sont souvent négociés dans ce chantage. La fille craint de s'engager dans le risque de perdre sa mère, ce qui équivaldrait à tout perdre, ou à se perdre.

Le ravage entre fille et mère n'est pas un duel, ni le partage d'un bien, c'est l'expérience qui consiste à donner corps à la haine torturante, sourde, présente dans l'amour exclusif entre elles, par l'expression d'une agressivité directe. Le ravage se joue entre les deux femmes touchées par l'image de splendeur d'un corps de femme désiré par un homme. Il révèle l'impossible harmonie de leur amour qui se heurte à l'impossible activité sexuelle entre elles. L'épreuve se traversera quand l'image fascinante sera atteinte au point de déchoir. Il ne s'agit pas de meurtre, mais d'un acte qui « fasse la peau » à l'image éblouissante qui persécute. La chute du pouvoir persécutif de l'image marquera la sortie du ravage, un corps en portera la cicatrice.

Un tableau de Balthus, *La Leçon de guitare*¹ (1934), reproduit dans *Les Larmes d'Éros* de Georges Bataille, m'a paru représenter une image annonciatrice du ravage.

1. Voir cahier hors-texte.

Au dire de J.-M. Lo Duca¹, ce tableau provoqua l'interdiction du livre de Bataille et fut la raison des difficultés que Balthus connut pour obtenir la direction de la Villa Médicis. Une femme jeune, dans la trentaine, est assise dans un fauteuil, les jambes écartées. Sur ses genoux, allongée, la tête au bord du sol, une fillette d'environ dix ans. Ses jupes et son tablier sont retroussés, son sexe imberbe est découvert, d'une blancheur de nacre, d'une maigreur de petite fille. Le dessin de son sexe a la pureté fine de la jeunesse, intact de ce qui lui donnera plus tard son aspect de plaie, de trou, de déchirure, lieu de l'attrait et de l'horreur. La pâleur et la fixité décharnée de ce corps évoquent une poupée ou un cadavre. Une guitare posée au sol, à contresens ; on imagine que l'enfant n'a pas été une bonne élève, qu'elle subit une punition, elle-même mise dans la position de l'instrument de musique qu'elle n'a pas su faire résonner, guitare sur les genoux du professeur. De la main gauche, la femme semble jouer des cordes entre les jambes de l'enfant, près de son sexe, comme une masturbation bien contrôlée. De la main droite, la maîtresse a pris une mèche de cheveux, en place de ruban, et semble tirer dessus comme on tiendrait le manche de la guitare. Le professeur a l'air de jouir de cette maîtrise, sûre d'elle, elle tient bien en main son élève. Sur le visage de l'enfant se lit l'expression de l'extase et de la soumission, peut-être une douleur qui confine à la jouissance. Une main de l'enfant est en abandon voluptueux, posée au sol. De l'autre main, l'en-

1. Joseph-Marie Lo Duca, *Une aventure* : « *Les Larmes d'Éros* », Georges Bataille et J.-M. Lo Duca, Paris, EPEL, coll. « atelier », à paraître.

fant, comme par un geste désordonné de nourrisson, dévoile le sein dressé de la femme adulte. On peut imaginer que la modulation du plaisir de la petite a remplacé le son de la guitare. On dirait que l'adulte se sert du corps lumineux de la fille pour l'humilier, en en révélant la promesse de jouissance, trop tôt éprouvée. Et la petite, émue, semble répondre à la femme adulte que c'est elle qui a la puissance d'un corps voluptueux, qu'elle s'y accroche. Le corps éblouissant est là, sur chacune, et, entre elles, le bas de la petite est offert au regard, son visage, déjà ailleurs, est devancé par la jouissance, et du côté de la femme le haut est déjà acquis. Ce spectacle, leçon d'érotisme jusqu'à la mort, expose l'éclat voluptueux qui éclaire leurs corps et les excède.

Le ravage survient quand une fille grandit, et que se dessinent en son corps les signes annonciateurs de la future femme. À ce moment-là, sa mère est aux prises avec des remous qui signalent un renoncement en elle. Non pas qu'elle va devoir renoncer à son propre pouvoir de séduction pour le céder à sa fille, en ce cas il n'y aurait qu'une seule femme : ou la mère, ou la fille. Lorsqu'une mère voit sa fille devenir femme, qu'elle voit monter en elle la lumière du désirable, c'est aux plaisirs érotiques maternels de la première enfance qu'elle va devoir renoncer, ceux du nourrissage, de la surveillance, de l'enveloppement, de la présentation de sa fille, pour laisser place à la mutation vers l'érotique du désir sexuel avec des partenaires à venir, les amants, amantes, maris. Cette cession est un arrachement qui laisse la mère blessée.

Il arrive que le lien mère-fille soit tempéré et qu'apparemment aucun ravage ne les secoue ; ce qui ne signifie nullement que les termes du ravage soient absents, ils sont

atténués. Parfois la fille n'a ni la force ni la possibilité d'entrer dans le ravage. Certaines esquivent à l'extrême : c'est le cas du ravisement. Ou bien, n'y entrant pas, elles le réaliseront en acte sur une autre femme, dans un passage à l'acte fou. Ou encore, une fille peut entrer dans le ravage et ne jamais en sortir, si elle ne trouve pas les moyens de réaliser l'entame qui, croit-elle, l'aurait elle-même détruite. Le ravage non effectué, le lien au partenaire sexuel et amoureux s'en trouve grandement contaminé.

Il arrive que la relation d'une femme et d'un homme, surtout lorsqu'elle est conjugale, soit ravageante, que s'y éprouve un cercle infernal, violent, dévastateur où les preuves d'amour se renversent en imputations de rejet, que la relation s'empoisonne dans les reproches et accusations sans issue, selon des termes équivalents au rapport mère-fille. Il est juste de dire que se poursuit, ou se joue, avec le mari le ravage avec la mère. Freud s'en était aperçu, c'est pourquoi il prétendait que les seconds mariages étaient en général plus satisfaisants que les premiers. Le premier mariage hériterait du rapport à la mère, où le mari essuierait les plâtres du ravage, tandis que le second hériterait du rapport au père...

Cet essai ne prétend pas être une étude exhaustive du rapport mère-fille. Je me suis laissé personnellement attraper par six différentes histoires de filles avec leurs mères qui déclinent le ravage. Sont-elles plus significatives que d'autres ? Le lecteur est invité à suivre chacune de ces aventures comme un parcours ouvert qui lui offre des occasions de trouver des résonances et de les ordonner. Ces couples mère-fille sont hétérogènes autant

sur le plan du contexte historique et culturel que sur la teneur des documents utilisés pour les aborder.

La correspondance de Mme de Sévigné à sa fille, la comtesse de Grignan, sera notre première étude. Mère et fille connaissent la redoutable expérience de l'impossibilité de s'aimer jusqu'à l'excès, comme la mère l'exige. Malgré la certitude de s'aimer en pleine réciprocité, ce sont les malentendus, les reproches et les impossibilités qui vont torturer les deux femmes, jusqu'à ce que morts d'enfants et maladies les amènent aux pires accusations. On doit alors les séparer. Le secret de la fille sur sa sexualité conjugale fait apparaître que l'amour sans bornes de la mère pour sa fille est animé d'un désir érotique ardent. L'imbrication de leurs maladies respectives montre à la mère que sa passion est impossible à tempérer. Détruite par le constat de son propre pouvoir de destruction sur sa fille, Mme de Sévigné consent à renoncer à vouloir son bien.

Quant à Maria Riva, fille de Marlène Dietrich, elle est, dès sa naissance, instrumentalisée par l'amour de sa mère. Le mari et la fille de la star, chacun dans sa position respective, servent d'échafaudage au succès de son image d'artiste. L'image de scène de Dietrich fascine Maria. Elle sera soumise à cette emprise toute sa vie.

Camille Claudel est, elle, très tôt saisie par le talent de la sculpture. Son père la soutient dans son art, malgré l'hostilité de sa mère. Elle vit ensuite un amour passionné avec Rodin. Cette liaison, quoique stimulante pour son art, échoue sur l'impossibilité de la légitimer, elle et les enfants qui en naîtraient. On comprendra que le rapport persécutif qu'elle connut avec Rodin, à partir de l'échec de l'œuvre *L'Âge mûr*, n'était autre que la scène d'une

impossibilité d'affronter la haine de sa mère et de lui adresser la sienne.

Et Lol V. Stein, personnage de fiction de Marguerite Duras, ravie par la femme mûre qui emporte son fiancé lors d'un bal, reste suspendue à l'instant où l'apparition de la femme désirable a frappé le jeune homme. Elle est maintenue dans le « ravissement », tout particulièrement par sa mère, qui l'isole de toute réminiscence du bal et la marie sans son consentement. À la mort de sa mère, Lol part à la recherche de la vision du corps éblouissant de la femme saisie par le désir de l'homme, espérant voir la fin du bal dont elle a été privée. Lol quête ainsi la définition de son « identité de nature indécise¹ ». Elle s'appuie sur l'amant de son amie pour aller jusqu'au lieu même de l'événement du bal et tente de trouver où mettre son propre corps.

Marguerite Anzieu, le « cas Aimée » de la thèse de Lacan, occupe pour sa mère la place de remplaçante d'une sœur aînée, morte brûlée à cinq ans. Sa mère lui réserve un amour sans tache et confie l'éducation de la petite Marguerite à l'aînée survivante. Marguerite trouve protection et direction auprès de sa sœur. Elle tente de s'émanciper d'elle, se marie, puis recueille chez elle cette sœur devenue veuve et stérile. C'est une fois enceinte que les idées délirantes de persécution la saisissent. Après la mort d'un enfant à la naissance, elle met au monde un fils qu'elle sent menacé de mort par des persécuteurs, choisis parmi des artistes. Elle écrit deux romans qui ne sont pas

1. Marguerite Duras, *Le Ravissement de Lol V. Stein*, Paris, Gallimard, 1964, p. 46.

publiés. Poussée par son délire, elle commet alors un attentat manqué contre une actrice qui la persécutait parce qu'elle mettait en scène les œuvres d'un romancier dans lesquelles Marguerite avait reconnu son jardin secret.

Christine Papin forme avec sa sœur Léa un couple de domestiques modèles au service de bourgeois de province. Elles défraient la chronique en accomplissant un crime atroce sur leur patronne et sa fille. Cet acte fou trouve son origine en Christine, qui est captive d'un vœu de sa mère. Cette capture lui interdit toute émancipation, que ce soit dans la vie religieuse, encore moins dans le mariage et la maternité¹.

L'ordre de présentation des cas est agencé par degrés de moindre résolution du ravage. Pour chaque cas, il nous faudra distinguer une entrée (ou non) dans le ravage, puis l'épreuve du ravage (a-t-elle eu lieu, avec qui ou avec quelle image ?), son effectuation et sa sortie. Il s'agit d'un affrontement direct entre fille et mère, à travers leurs corps, sur les questions de féminité. L'épreuve se situe à l'endroit même où l'identification est impossible : là surviennent la rage, l'affolement, l'excès qui se cristallisent en événements persécutifs. Nous supposons que le ravage se résoudra lorsque, au sein de l'épreuve douloureuse, la fille atteindra l'image qui la persécute au point que la persécution s'évanouisse. Le détachement qui s'opérera par la suite ouvrira-t-il sur de nouveaux modes de faire et d'exister ?

1. Rappelons que ce crime des sœurs Papin a largement inspiré Jean Genet pour sa pièce de théâtre intitulée *Les Bonnes*.

Il peut paraître paradoxal, voire provocateur, qu'une expérience aussi dévastatrice soit pensée par Lacan en termes de *subsistance* qu'une fille attend de sa mère. Cette affirmation est d'une grande portée clinique, si nous situons l'expérience du ravage précisément comme l'expérience de ce qui échappe à l'arpentage phallique. Le ravage n'est pas de l'ordre du don, il est l'épreuve d'une impossible transmission du sexe. Il concerne une jouissance errante, qui se manifeste sous la forme d'une image persécutrice. L'atteinte du corps par l'attentat fait à cette image est une épreuve de consistance. Nous faisons l'hypothèse que la chute marquée du caractère persécutif de l'image, quand elle a lieu, inscrit le corps comme lieu où adviendra une jouissance, non plus errante, mais « sienne », après l'épreuve du ravage. Cette consistance du corps serait-elle la *subsistance* que la femme *comme femme* attend de sa mère ? Lorsque le ravage sera éprouvé et effectué, les identifications secondaires, entre autres à la mère et au père, pourront-elles alors avoir lieu et chacune des deux femmes aura-t-elle sa peau à son propre compte ?

Autant de questions à mettre à l'épreuve avec ces femmes devenues célèbres pour avoir souffert de leur mère à la folie. Femmes qui ont laissé des traces, dont la lecture nous permettra d'établir qu'entre une femme et sa mère il ne s'agit ni de transmission d'un savoir, ni d'initiation à un quelconque mystère, mais de l'expérience d'une épreuve à traverser. Et d'en sortir.